





KRÜGER

OUBLIE QUE JE SUIS MORT  
ET ÉCOUTE-MOI...



Edwin KRÜGER

OUBLIE QUE JE SUIS MORT  
ET ÉCOUTE-MOI...

ROMAN

© 2019 Edwin Krüger. Tous droits réservés  
ISBN : 9791022780599  
Dépôt légal : juin 2020

KRÜGER

*À mon père, Otto Aloïs KRÜGER (1938 - 2005)*



KRÜGER

« Dans toutes les larmes s'attarde un espoir »  
Simone de Beauvoir (1908 – 1986)



KRÜGER

# PREMIÈRE PARTIE



## 1.

Je ne vais jamais arriver à rentrer chez moi. Paris me semble si près et si loin. J'ai beau lutter pour rester éveillé, mon état de conscience est proche du néant, ma vision se trouble, ma tête me fait mal.

Je m'agrippe au volant de ma voiture en essayant de garder le contrôle, mais mon esprit se perd de plus en plus dans les limbes alcoolisés de mon cortex cérébral, au point que je commence à zigzaguer dangereusement entre les voies. Dieu sait pourtant que je conduis bien, mais là j'ai vraiment abusé du champagne.

Sacré Noyan, il n'y a pas à dire, il sait recevoir, l'Arménien, dans sa maison de Rambouillet. Chez lui, c'est toujours un bon diner, du vin, du champagne, et surtout une grande bouffée d'optimisme et de bienveillance. C'est encore ce qui me permet de ne pas sombrer totalement, même si l'effet se dissipe plus rapidement que celui de l'alcool dans mon sang.

Il faut que je me calme, mais rien à faire, j'ai besoin de m'étourdir dans le bruit et la fureur sinon je vais m'effondrer et je ne me relèverai pas, je le sais.

Alors je me perds, je m'abandonne. Je passe de soirée en soirée, toutes plus tristes les unes que les autres. Je me noie dans les volutes alcoolisées jusqu'à plus soif, jusqu'à finir le plus souvent dans des bras et des lits inconnus avec le goût de l'amertume dans la bouche.

Pourtant cette nuit je rentre seul. Je n'avais pas le cœur à partager le dégoût de moi-même. Et me voilà au volant de ma voiture qui continue de tanguer dangereusement, guidée par mon ivresse.

Les panneaux de signalisation défilent devant moi, mais je n'arrive pas à les lire. Il faut dire que les phares des voitures dans mon rétroviseur m'éblouissent et réduisent ma vision nocturne.

Ma tête tourne de plus en plus. J'ai l'impression que ni le froid qui entre par la fenêtre, ni la musique qui résonne à tue-tête dans l'habitacle, ne m'aident à rester concentré.

Il me faudrait une bonne dose d'adrénaline pour sortir de ma torpeur. Je ne tarde pas à être exaucé. Un piètre conducteur se rabat brusquement devant moi et manque de percuter l'aile gauche de ma voiture.

Dans un réflexe maladroit, je choisis de braquer le volant à droite pour l'éviter, ce qui me fait prendre malgré moi la sortie de la porte d'Auteuil.

Je passe devant Roland-Garros, puis plus loin je tourne à droite pour reprendre l'embranchement du périphérique. Alors que mes doigts se crispent sur le volant, j'évalue mal l'inclinaison du virage suivant et sors de la route.

Le choc est terrible et le bruit fracassant. Je ne comprends rien à ce qui se passe. Je suis sonné.

Il me faut plusieurs secondes pour réaliser que ma voiture est littéralement encastrée dans des palettes en bois qui s'élèvent sur dix mètres de haut et bien quinze de large. Le spectacle est désolant.

Je ne sais pas comment j'ai pu m'en sortir. L'airbag ne s'est même pas déclenché. Heureusement que les

palettes en bois du grand magasin qui se trouve à 50 mètres à vol d'oiseau étaient là.

J'ai l'impression que ma tête va exploser, mais je prends sur moi, défais ma ceinture et cherche des traces de sang sur ma veste de costume, ma chemise. Rien, je ne suis pas blessé. Pas même une égratignure.

Une voiture avec quatre jeunes à l'intérieur s'arrête, ils se précipitent vers moi. On échange quelques mots, et contre toute attente la fine équipe essaye de pousser la voiture pour la sortir des palettes en bois pendant que j'accélère à fond en marche arrière.

Mais très vite l'un d'eux fait un signe négatif de la tête pour dire que cela ne marchera pas. Je sors de ma voiture et constate que la roue avant droite est tournée de 90° sur le côté. Je dois me résoudre à l'évidence, ma voiture est définitivement hors d'usage.

Je remercie le quatuor bénévole qui s'en va en me souhaitant bonne chance, et il ne croit pas si bien dire. Ce soir, pour la première fois, je réalise que la chance a tourné en ma faveur, moi qui durant toutes ces années pensais qu'elle m'avait oublié.

Mais est-ce réellement une chance d'avoir la vie sauve quand cette vie vous regarde de haut et vous fait sentir chaque jour que vous êtes un minable ?

Comme une provocation absurde, je prends le temps de contempler ma voiture en miette. Elle est à l'image de ma vie, un amas de débris informe dans lequel il n'y a pas grand-chose à tirer.

Je sais très bien que prévenue par Dieu sait quel automobiliste, la Police va débarquer dans les cinq minutes, me faire souffler dans l'éthylotest et me confisquer mon permis.

Mais tant pis, je me laisse tomber au sol, recroquevillé sur moi-même et m'effondre en larmes.

Sous l'effet de l'alcool, mes émotions s'accroissent et le spectre du vide creuse encore davantage son sillon. Je ne contrôle plus rien. Ma pensée se fissure. Je flotte à l'intérieur de moi-même. Je veux sortir de cet état infernal, mais je sens une résistance.

Quelle est donc cette inquiétante et à la fois familière étrangeté qui me susurre à l'oreille dans un écho lancinant « Pars... Pars... ».

Je me lève et regarde autour de moi. Personne. Pas de doute, je suis définitivement cinglé.

Après un dernier regard pour voir s'il n'y a pas une caméra dans le coin, je me décide enfin à abandonner ma voiture et à rentrer chez moi en taxi, alors que l'aurore semble timidement poindre à l'horizon.

\*

Étendu sur le canapé, encore vêtu de mes vêtements de la veille, j'émerge péniblement. J'ai une migraine atroce. Des images s'entrechoquent dans ma tête. Noyan... La soirée... L'accident... La voiture... Merde, la voiture !

Je me lève précipitamment, tourne sur moi-même sans trop savoir quoi faire quand mon mobile sonne. Le numéro est masqué. J'hésite à décrocher. Tant pis je me lance.

— M. Verdier ?

— Oui.

— Brigadier Prigent du Commissariat Central de Police du 16e arrondissement. Nous avons trouvé

votre véhicule accidenté sur le côté de la bretelle d'accès du périphérique de la porte d'Auteuil.

J'attends fiévreusement le moment où il va m'annoncer le retrait de mon permis, me condamner à une amende record, et me traiter de délinquant de la route. Et il aurait raison.

— Comme votre véhicule était stationné de manière irrégulière sur la voie publique, cela justifiait le recours à la procédure de mise en fourrière.

— Ah ?

— Et un avis de contravention de 90 euros a été émis à votre encontre, ajoute-t-il fermement.

— Je comprends.

En fait je ne comprends rien du tout et masque difficilement mon étonnement. J'écope d'une simple amende pour une voiture mal garée, alors que je pensais finir ruiné, déshonoré, et peut-être même en garde à vue. J'ai l'impression qu'il y a erreur sur la personne.

— Si j'ai un conseil à vous donner, ne tardez pas trop pour récupérer votre véhicule. Les frais de gardiennage coûtent cher.

Pour un peu, il s'excuserait de m'infliger pareil désagrément.

— Je m'en occupe aujourd'hui. Merci, lui dis-je soulagé.

— Pas de quoi. Au revoir.

Alors que je m'apprête à raccrocher, la voix du brigadier s'élève à nouveau.

— M. Verdier ?

— Oui ?

Mon cœur se met à cogner violemment dans ma

poitrine et je sens le sol se dérober sous mes pieds.

— J'allais oublier... Votre véhicule est à la fourrière de Balard. Voilà. Bonne journée.

J'ai envie de lui crier qu'il n'y a jamais une bonne journée, que chaque geste est difficile, même se lever, manger, faire des courses, tout... Mais je ne dis rien et raccroche.

Mon mobile sonne à nouveau. Qu'est-ce qui ce se passe encore ?!

C'est Olivier, mon meilleur ami. Nos façons de vivre et nos parcours de vie n'ont rien de semblable, et pourtant nous sommes amis depuis plus de vingt ans.

J'aime son intelligence, sa franchise, sa fidélité en amitié, et son sens du dévouement pour les autres. Il a d'ailleurs été pompier volontaire pendant plus de quinze ans, ce que j'ai toujours admiré.

Malgré ma voiture en compote à la fourrière qui aurait mieux fait de finir directement à la casse et dont je dois m'occuper avec un garagiste, j'accepte à contrecœur d'aller avec lui dans une soirée organisée au Chalet des Îles en plein cœur du bois de Boulogne.

\*

D'accord il fait très beau, le lieu est magnifique, l'alcool coule à flots, et il y a de ravissants petits culs qui se dandinent partout, mais ça me gonfle... Pas le moral, pas l'envie, mais alors pas du tout. En plus, j'ai toujours cette fichue migraine qui me tenaille et me rend irascible.

D'ailleurs je m'engueule avec Olivier pour une

brouille dont je ne me rappelle même plus. Le voilà noyé dans cette foule, je ne le reverrai probablement plus de la soirée.

Tout en observant les gens, je fais un rapide bilan de ma vie. J'ai 37 ans et rien ne va dans mon existence. Mes relations sentimentales sont un désastre absolu, mes liens familiaux ont complètement éclaté, et je ne parle même pas du boulot. Je n'arrive à rien. Je ne suis rien. Juste un écrivain désœuvré et seul.

Allez, encore quelques pas et je serai dans ma zone de confort. Le bar... À force de jouer des coudes, je parviens à fendre la foule pressée autour du comptoir et interpelle le serveur.

— Une bière s'il vous plaît !

Tout à coup la fille qui se trouve à côté de moi m'embrasse sur la joue et me glisse discrètement quelques mots à l'oreille.

— Soyez chic, le mec à côté est un gros lourd, impossible de m'en détacher. Vous ne voulez pas lui faire croire que vous êtes mon petit ami ?

Malgré mon humeur désastreuse, je me laisse prendre au jeu et commence à discuter avec l'importun tout en prenant par la taille la jeune fille qui n'est pas farouche pour un sou.

Le dragueur comprend vite la situation et nous souhaite une bonne soirée. Je regrette alors le départ si soudain de ce compagnon certes un peu lourd, mais qui me permettait au moins de tenir la taille de cette belle inconnue.

— Un verre mademoiselle ?

— D'accord, une bière. Mais tout faux par contre. On dit madame maintenant.

— Oui exact, pardon.

Je vais lui demander son prénom lorsqu'un type d'une trentaine d'années, look débraillé, cheveux courts, arrive et met sa main sur la cuisse de la jeune femme en lui glissant des mots doux à l'oreille.

Dans un pur réflexe de chevalier servant, j'enlace à nouveau par la taille la belle jeune fille. Le type se recule alors un instant et me considère de haut en bas.

— Sans offense vieux, mais on est ensemble, lui dis-je.

En une fraction de seconde le type me décoche un coup de poing que je n'ai pas vu venir. Mais avec une rapidité tout aussi extraordinaire, sans en avoir vraiment conscience, je lui en donne un également. La lèvre supérieure de mon adversaire laisse échapper un petit filet de sang, alors que je vois trente-six chandelles.

On se jette l'un contre l'autre, mais déjà des gens s'interposent et nous séparent. La fille essaye de contrôler le type et lui hurle quelque chose que je n'entends pas.

C'est alors qu'à ma grande surprise il lève les mains en l'air en signe de paix. Je m'approche avec méfiance lorsque tout à coup le type me tombe dans les bras.

— Désolé mon pote, vraiment, mais le petit ami c'est moi. Tu piges ? Y a eu un petit malentendu.

— Ah oui, petit.

Génial, ça m'apprendra à jouer les chevaliers servants.

— Pardon, désolée, j'ai été un peu maladroite. Moi c'est Sonia.

— J'aimerais bien vous dire que ce n'est pas grave,

mais ma mâchoire m'en voudrait.

Sonia ne peut s'empêcher de lâcher un sourire alors que je reçois sur mon épaule une tape un peu trop amicale à mon goût de mon nouvel ami.

— Allez, une bière pour mon pote, hurle-t-il au serveur.

C'est alors que je remarque que Sonia me fixe avec un peu trop d'insistance. J'évite de la regarder pour ne pas donner cette fois à l'autre fou furieux une bonne raison de me coller un coup de poing.

— Bon, merci pour la bière, mais ce sera pour une autre fois.

— Ah non, reste !! Le verre de l'amitié c'est sacré ! insiste-t-il.

Finalement, le plus important pour lui est d'aller vider son trop-plein de bière qui lui pèse sur la vessie. La porte des toilettes n'est même pas refermée que Sonia colle ses lèvres contre les miennes. À la fois paniqué et excité par cette périlleuse situation, je la laisse faire puis la regarde fixement.

— Cela veut dire quoi ?

— Si tu ne le sais pas, c'est que je me suis trompée sur toi.

Mais au fond de moi le cœur n'y est pas. Je n'ai rien à faire dans cette soirée. C'est décidé, je pars. Avant même que Sonia puisse avoir le temps de réagir, je me dirige vers la sortie.

Alors que je traverse laborieusement la piste de danse encombrée par une jeunesse criarde, insouciante et délurée, il y a quelque chose, comme une force, qui tente d'influencer mon esprit et me dissuade de partir. Ou peut-être est-ce juste l'envie de

ne pas partir sur une note aussi pourrie ?

À nouveau je me lance vers la sortie, mais rien à faire, je suis comme stoppé net dans mon élan par cette force. Je commence à trouver ça dingue, et même inquiétant.

Je mets ça sur le compte de l'alcool et reviens donc presque malgré moi sur mes pas. J'aperçois alors Olivier qui se déchaîne sur la piste, l'oreille collée à une enceinte qui balance du lourd, et au loin Sonia lovée dans les bras de son grand nigaud, c'est mieux comme ça...

Je déambule alors au hasard dans les allées boisées du Chalet des Îles quand soudain mon regard se pose sur une sublime jeune femme d'une trentaine d'années.

Elle semble être d'un autre temps, d'une autre époque, tant il y a de la noblesse dans ses gestes, dans son allure. Ses traits sont fins et dégagent une douceur subtile. Ses longs cheveux blond cendré qui ondulent en cascade sur ses épaules la magnifient, et donnent à son visage un éclat délicat.

Je ne parviens pas à détourner les yeux. Ses courbes sont parfaites, son élégance est sobre et naturelle. Il émane d'elle une énergie presque magnétique. Je reste immobile et l'observe en silence.

Elle discute avec une amie. Son verre contient des bulles mais ce n'est pas du champagne, plutôt de l'eau gazeuse. Une femme sage apparemment, et qui a l'air de profondément s'ennuyer.

Sa copine va danser, elle reste seule. C'est alors qu'un homme s'avance vers elle avec assurance. Elle lui sourit poliment, échange quelques mots, mais très

vite la conversation tourne court. Vexé, l'homme s'éloigne sans demander son reste. J'esquisse alors un sourire.

Je me demande ce qui a bien pu pousser cette femme à être là ce soir. Elle m'attire terriblement. Non pas que je souhaite la séduire à tout prix, mais parce qu'elle m'intrigue. Et cela fait bien longtemps que je n'ai pas ressenti un tel trouble.

Je me rapproche. Spontanément elle se tourne vers moi et plonge son regard dans le mien. L'occasion est trop belle, j'en profite pour l'aborder. Elle s'appelle Lisa et nous sommes immédiatement sur la même longueur d'onde, comme connectés.

La discussion prend vite une tournure inattendue. Je me surprends à lui raconter des choses totalement insensées et assurément prématurées, sur lesquelles je n'ai pourtant pas le moindre doute.

— Vous ne le savez peut-être pas encore, mais nous allons partir en vacances ensemble. Là, très bientôt. Je le sais, je le sens.

— D'accord, me dit-elle en buvant une gorgée de son verre.

Pensant qu'elle se moque de moi, j'insiste avec fermeté.

— Je suis très sérieux.

— Moi aussi, répond-elle avec un sourire pensif.

Sa bouche semble encore plus sucrée que le miel et me donne envie de la croquer sur-le-champ, mais ce n'est pas le genre de femme que l'on butine au bout de vingt minutes de conversation. Nous poursuivons notre discussion. Tout semble si naturel, évident. Elle ne joue pas, moi non plus.

Son amie finit par réapparaître, un brin éméchée. J'avoue ne plus être très frais moi-même. Après trois gin-tonics, deux bières et un coup de poing, c'est peut-être normal.

Dieu sait qu'elle n'avait pas très bien commencé, cette soirée, mais là je me sens subitement ragaillardé par cette rencontre providentielle. Nous échangeons nos numéros, puis je quitte Lisa avec l'espoir de la revoir très vite.

Chose surprenante, plus aucune force ne me retient, je peux quitter la soirée normalement. J'ai peut-être tort, mais je n'ai pas envie de chercher ce qui ne tourne pas rond dans ma tête.

Tout ce qui m'intéresse à présent, c'est de rentrer en taxi sain et sauf pour voir qui du « coma éthylique » ou de la « gueule de bois » aura raison de moi...





## 2.

Une semaine s'est écoulée depuis ma rencontre avec Lisa. Je m'accroche à son visage tout en me persuadant qu'une femme comme elle ne peut pas s'intéresser à un type comme moi. Alors je laisse filer le temps. Un temps corrompu par mes ruminations et mon inaction.

Pour une raison que j'ignore, guidé par je ne sais quelle force obscure, j'imagine finalement un autre dénouement et me résous le cœur battant à appeler Lisa.

Sa voix est rieuse et emplie de légèreté. Elle me donne instantanément l'envie de faire taire ma douleur. Cette douleur tourbillonnante, vive et insidieuse, qui pollue mon esprit et répand en moi des idées sombres et potentiellement dangereuses.

Elle accepte de me voir et n'émet aucune condition. Tout lui convient, la date, l'heure et le lieu.

Le soir venu je me prépare avec la fougue d'un jeune adolescent, j'ouvre mon armoire et choisis avec le plus grand soin les vêtements qui vont me redonner confiance. Me vient alors à l'esprit la citation de Dickens : « N'importe qui peut être plein d'allant et de bonne humeur quand il est bien habillé. »

Notre dîner est une fête. Nous avons tant de choses à nous dire, à partager. Nous rions et nous amusons ensemble. Notre complicité est évidente, et ni l'un ni l'autre ne souhaitons que cette soirée s'achève. Je la

raccompagne à sa voiture. Au moment de nous dire au revoir, nos corps glissent l'un vers l'autre dans une étreinte brûlante et sensuelle, lèvres contre lèvres.

La nuit se prolonge dans l'obscurité de mon appartement. Du lit au balcon, notre désir ardent nous entraîne dans une danse érotique à couper le souffle. Lisa est majestueuse dans l'amour, et son abandon est total.

Jour après jour, la passion nous consume et fait souffler dans nos cœurs un grand sentiment de liberté. C'est ainsi que deux semaines à peine après notre rencontre, nous nous envolons vers la Sardaigne où nous passons nos premières vacances blottis l'un contre l'autre, à nous remémorer mon incroyable prédiction.

Notre escapade est hors du temps et mon engouement pour cette charmante petite île méditerranéenne située au sud de la Corse est immédiat. Lisa s'amuse à jouer les guides touristiques en souvenir de ces années où étudiante elle vivait à Rome et parcourait le pays.

Nos longues promenades n'en finissent pas de nous émerveiller. Budoni, Porto Rotondo, San Pantaleo, Porto Cervo, Baia Sardinia, et tant d'autres encore.

Nous vivons au gré de notre curiosité, de nos coups de cœur. Nous empruntons mille et une routes qui nous mènent à de somptueuses découvertes, comme des petites criques de sable blanc aux eaux cristallines, des bourgs ancestraux transformés en véritables paradis architecturaux, ou un sentier à flanc de montagne sur lequel s'érige en majesté une statue de la Vierge dans une cage en verre...

\*

De retour à Paris on ne calcule rien, ni le nombre de fois où on a envie de se voir ou de s'appeler, ni le nombre de sms qu'on a envie de s'échanger, tout se fait naturellement.

Au bout de quelques semaines à peine, Lisa emménage dans mon sanctuaire que je croyais impénétrable et assiège de toutes parts ma forteresse. Je la regarde pétri d'amour tenter de mettre de la vie là où tout n'est qu'obscurité et pensées moribondes. Mais je vis toujours avec ma mélancolie et mes tourments, qui au lieu de nourrir l'écrivain que je suis, détruisent ma créativité.

Nous parlons de mes angoisses et de mes souffrances des nuits entières, souvent jusqu'à l'aube. Puis écroulés de fatigue, nous finissons par nous assoupir un court instant avant de démarrer la journée, bien remplie pour elle, et désespérément vide pour moi. Je culpabilise de lui pourrir ainsi ses nuits et de la voir partir travailler la mine fatiguée avec l'inquiétude au fond des yeux.

Alors qu'elle pourrait se demander s'il n'y a pas plus d'alcool que de sang dans mes veines, et si prendre des actions dans la marque de cigarettes que je fume ne serait pas une brillante idée, Lisa m'aime simplement et sans aucun jugement.

Chaque jour, chaque nuit, elle continue inlassablement à m'entourer de son amour qui comme une pommade pénètre finalement en moi, et finit par me calmer.

On dit que les voyages forment la jeunesse, mais ils cimentent aussi l'amour à travers des moments inoubliables et des souvenirs que l'on décide de se créer ensemble, afin qu'ils nous appartiennent pour toujours.

Au fil des saisons, nous enchaînons les allers-retours un peu partout dans le monde, dont Prague, Rome, Venise, Marrakech, New York, Los Angeles, Genève, et les Maldives, notre paradis.

Cela fait maintenant plus de trois ans qu'on ne se quitte plus, qu'elle m'aide, me conseille, m'encourage et me protège de moi-même. Sans elle j'aurais sombré depuis bien longtemps. Certes l'alcool reste toujours mon « ennemi sympathique » auquel il m'est encore difficile de me soustraire, mais la cigarette appartient désormais au passé, et la salle de sport est ma nouvelle amie.

Lisa m'encourage à reprendre l'écriture. Bien sûr la partie n'est pas totalement gagnée. Néanmoins Lisa me guide par sa douceur, et sa franchise subtile.

Je l'admire d'être capable de concilier avec autant d'habileté notre couple, et sa carrière qu'elle mène tambour battant auprès d'un dirigeant très charismatique dans une agence immobilière de luxe. Il a su voir en elle ce qui m'a immédiatement séduit : sa grande intelligence d'esprit, son altruisme, et sa capacité à faire face à toutes les situations.

Aujourd'hui, je suis certain d'une chose. Le bonheur est rare, et il faut le vivre à fond, tout prendre. En rencontrant Lisa qui s'est posée telle une plume dans ma vie, j'ai sauvé ma peau.

Oui, mais pour combien de temps ?

Car je le sens, quelque chose m'échappe, rôde. Une force d'une rare puissance...

\*

Un soir, sur le balcon de mon appartement, quelque chose se passe... Je retrouve cette sensation plusieurs fois éprouvée dans le passé, en particulier à la soirée de notre rencontre, comme si pendant un court instant je n'étais plus connecté au monde qui m'entoure. Mais cette fois, cela devient de plus en plus intense, au point que je ne maîtrise plus rien. J'ai l'impression de devenir fou. Je lutte pour cacher mon malaise.

Tout en douceur, Lisa tente quelques incursions du genre « Si tu veux qu'on en parle... », puis se ravise avec beaucoup de pudeur, et de respect en me laissant à mes égarements.

Je n'ai pas la moindre explication à ce qui m'arrive. Rien... Je préfère alors m'éloigner un instant pour mieux me raccrocher aux paroles de « Our love is easy » de Melody Gardot qui résonnent dans le salon.

L'intensité de ce que je ressens augmente, m'emporte encore plus loin. Je tente d'inspirer pour me calmer, mais un sentiment d'angoisse me saisit. J'ai envie de crier lorsque mon mobile sur mon bureau se met à sonner et me fait sursauter. Je tente de reprendre mes esprits et décroche.

— Allô !?

— Salut Vieux, alors ça roule ?

C'est Quentin, mon agent littéraire. Je redoute déjà le moment où il va me parler de mon roman que je